



Les Sucriers de Colleville

de Ariane Doublet

Fiche technique

France - 2004 - 1h30

Réalisation, scénario &
image :
Ariane Doublet

Montage :
Sophie Mandonnet

Son :
Graciela Barrault
Aberto Crespon



Résumé

Fermera ? Fermera pas ? A la petite sucrerie de Colleville, on attend la décision avec un mélange de colère et de résignation.

L'usine comme un monstre. Le bruit des machines, les tableaux de bord qui clignent, la fumée des cuiseurs, la routine de la pointeuse et des quarts de nuit. Et les hommes au travail, les confidences au vestiaire avec les copains, l'apéro volé sur l'horaire... ces mille façons d'apprivoiser l'usine pour qu'elle ne vous dévore pas la vie.

Ici, chacun sait que les jours sont comptés. Cette année, l'année prochaine, au fond, quelle différence ? Quelques-uns souhaitent même que l'usine ferme vite et qu'on en finisse. Tout plutôt que cette attente qui ronge les nerfs, renvoyant les ouvriers à leur rage et leur impuissance, et qui dessine aux yeux de tous, la fin du travail et des ouvriers...

Critique

(...) Dans ce dernier inventaire avant fermeture définitive d'un monde du travail condamné, on devine la fascination d'Ariane Doublet pour le lieu, cette usine «monstrueusement belle», comme elle dit. Le film en porte la trace, quelques beaux plans fantasmagoriques dans la nuit ou dans les vapeurs d'une aube froide. Mais seuls les hommes comptent. La cinéaste est parmi eux, d'une attention complice de chaque instant. Et c'est leur complicité à eux qu'elle guette. Elle filme ce qui les lie. La routine précise des gestes répétés des milliers de fois ensemble, les repas joyeux de trois heures du matin qu'on cache à la direction, le temps vide de la pause au vestiaire, les vanes à la volée, l'apéro vite fait avant la reprise – tout ce passé partagé, qui affleure sans phrases. Et l'avenir compromis pour lequel on ne trouve pas de mots. Et l'attente qui ronge

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

doucement, d'autant plus angoissante qu'avec la fin de ce travail-là, c'est aussi l'identité de chacun qui va se retrouver en miettes...

Ariane Doublet, auteur d'un des meilleurs documentaires de ces dernières années, *Les Terriens*, renoue avec cet art délicat qui consiste à s'immiscer dans la vie des gens sans rien leur dérober de trop intime, et surtout pas leur dignité. Leur vérité, elle la collecte patiemment, au gré d'instantanés ordinaires, de conversations aléatoires, de moments bruts, d'émotions à peine ébauchées, qu'elle tisse pour broder, petit à petit, un tableau aussi lucide que généreux, d'une exceptionnelle épaisseur humaine. Il n'y a pas place pour la révolte dans cette histoire. Quelques éruptions de colère vite ravalées, c'est tout. On voit des hommes impuissants, dépassés, vaincus par un ennemi invisible. Ils n'ont vraiment rien de héros. Ils sont, parmi d'innombrables autres, des oubliés de l'histoire. Parce qu'Ariane Doublet parvient à les rendre extraordinairement vivants, proches, familiers, on n'est pas près de les oublier, Les sucriers de Colleville.

Jean-Claude Loiseau
Télérama n° 2830 - 7 avril 2004

(...) Deux femmes et une caméra, soit trois intruses dans cette usine d'hommes, mais qui, en s'assumant comme telles, créent pour le film une dynamique propre.

Comme de nombreuses sucreries de la région, celle de Colleville, propriété des betteraviers, est condamnée. Affaire banale, somme toute, liée aux quotas bruxellois, au mouvement global de délocalisation, à l'avènement de la société de la communication et de l'information. "On gardera les campings, tout ce qui est loisir quoi. On balayera les pistes d'ULM !", lance un des ouvriers, incrédule. Un autre déplore la logique mercantile sans appel qui s'oppose à la survie de ce lieu fumant,

bryant, odorant, créateur de vie. La réalisatrice en exalte la beauté dans des plans magnifiques (de toits, de cheminées, de machines) ; elle voudrait leur donner raison.

Ariane Doublet donne la parole aux ouvriers pendant cette période de réduction d'activité ; elle filme leurs gestes au travail, leurs temps morts, leurs moments de détente (vestiaire, gueuletons). Elle s'intéresse à eux non pas en tant qu'individus mais comme les parties d'un organisme vivant, porteur d'histoire, structurant le paysage et la société. Elle documente moins la nature des gestes de travail - ce qui n'aurait guère de sens à ce stade - que la manière dont ils s'articulent avec ceux des machines, dans une architecture majestueuse, et forment une communauté de destin.

La période d'agonie filmée ici, celle qui court entre le plan social et la fermeture définitive, reste généralement hors du champ des médias. Bien que filmés sur un mode très différent, *Les Sucriers de Colleville* font penser à *Ce vieux rêve qui bouge*, la fiction poétique d'Alain Guiraudie. Dévastatrice sur le plan individuel, elle exacerbe le conflit de classes. Les ouvriers sont maintenus dans l'ignorance générale quant à l'avenir de l'usine, quant aux différentes échéances, quant aux conséquences de la fermeture sur leur vie privée (être recasé ailleurs soit, mais à quel prix ?). Suspense usant qui ne se dénoue qu'avec les événements eux-mêmes, chacun équivalant à un coup supplémentaire, d'autant plus douloureux qu'il semblait encore impossible quelques instants plus tôt. Entre le désarroi profond qui s'empare progressivement des ouvriers et le pragmatisme vain des dirigeants, un décalage s'installe et s'amplifie. La façon qu'a la réalisatrice de capter les regards perdus, les silences désemparés, met en valeur de façon remarquable le pouvoir d'inertie de la désinformation. Elle paralyse, fait flotter ses victimes entre aveuglement, faux espoirs, incompréhension et panique.

Elle favorise les stratégies individuelles, disloque les solidarités. De fait, le sursaut politique viendra trop tard, porté dans la rue, dans la dernière scène du film, par l'énergie du désespoir. Avec finesse et une véritable empathie, Ariane Doublet ne filme rien de moins que la décomposition à l'œuvre du corps ouvrier. Privé de contrôle sur son destin, abandonné des patrons, il flotte, comme sur l'affiche du film où l'usine, en chute libre dans le ciel, laisse glisser ses ouvriers de son flanc béant. {...}

Isabelle Regnier
Le Monde - 07 avril 2004

L'avis de la presse

L'Humanité - Vincent Ostria

Un documentaire exemplaire sur un cas devenu chronique : la fermeture d'une entreprise, sacrifiée sur l'autel de la rentabilité (...). Mais on a rarement l'occasion de voir de près le déroulement de ces processus, à hauteur d'homme. C'est l'intérêt de ce film prenant.

TéléCinéObs - Elodie Lepage

En 1999, Ariane Doublet filmait l'éclipse vue par une petite communauté du pays de Caux. Sorti dans une salle fin juin 2000, *Les Terriens* cartonnait. Elle revient avec un documentaire sur la fermeture d'une usine : moins folklorique mais tout aussi efficace (...). Une plongée touchante, mais pas pittoresque pour deux sous, dans une France ouvrière rarement filmée avec autant de justesse.

Aden - Philippe Piazza

Même si on ne voit jamais la réalisatrice, sa présence est réelle: c'est à elle que les ouvriers s'adressent, qu'ils sourient, qu'ils minaudent comme on le ferait avec le photographe d'une noce. Sauf que c'est d'un enterrement qu'il s'agit. Et la colère, bordel ?

Les Inrockuptibles - Jean-Baptiste Morain
Un excellent documentaire sur l'agonie d'une fabrique de sucre, en phase avec une actualité permanente.

Le Figaro - La Rédaction
Un document poignant sur une entreprise qui pousse son dernier soupir.

Positif - Dominique Martinez
(...) un film triste et beau, sur la fin du monde ouvrier.

Première - Sophie Grassin
Ce portrait de groupe, où certains refusent encore de croire à ce qu'ils sont en train d'admettre, nous touche constamment.

Studio Magazine - Thomas Baurez
Deux ans de travail ont été nécessaires à la réalisatrice pour rendre compte, sans les trahir, des particularités de chacun des protagonistes. Elle y est merveilleusement parvenue.

Le Point - La rédaction
Une petite usine, quelque part en Normandie. Quelques mois avant la fermeture pour cause de restructuration économique (...) Très loin du misérabilisme ou du film militant, un documentaire exemplaire, profondément humain, qui fixe sur pellicule une certaine réalité sociale.

Chronic'art - Jean-Philippe Tessé
Signe des temps, Les Sucriers de Colleville n'a rien d'une oeuvre d'avant-garde, ni ne témoigne d'une folle originalité. Modeste, il ne fait que poursuivre l'histoire d'une classe ouvrière qui n'en finit pas d'aller au paradis.

Ciné Live -
La galerie de portraits est certes att-

chantes mais le dispositif documentaire reste basique, et, surtout, fait cruellement défaut au moins une scène suffisamment forte qui permettrait d'élever l'ensemble au-delà d'un 26 minutes pour Planète.

Texte de soutien de l'ACID*

Le nouveau film d'Ariane Doublet marque une évolution, une rupture aurait-on dit du temps de la modernité, dans son oeuvre documentaire. Après l'ironie douce des Terriens, la tendre cruauté des Bêtes, la voilà qui nous invite à pénétrer le quotidien d'une petite usine (normande toujours) et de ceux qui la hantent plus qu'ils n'y vivent. Car c'est bien d'agonie qu'il s'agit : celle d'un monde où le travail était encore un pan de la vie et pas seulement un droit. Un monde d'hommes, un monde clos, bruyant et monotone, un monde apparemment banal qui perdure sans vraiment reconnaître qu'il n'est plus. Ariane et sa caméra fixent, sans complaisance, accumulant au jour le jour les preuves implacables de cette mort clinique. Les travailleurs, un peu perdus, ne réaliseront qu'après, trop tard. Patience, rigueur du dispositif, présence obstinée, Ariane Doublet se retire, s'absente de ce lieu pour laisser jusqu'au bout leur chance à la révolte, à l'espoir, ou même au simple surgissement d'un refus, d'une esquisse de devenir. Mais, si l'émotion nous saisit à la gorge lorsque le processus touche à son terme c'est que le film, à force d'attention, de précision et de générosité, sait faire de cette impuissance centrale, la nôtre. Ici la ronde des corps résignés n'accouchera d'aucun «personnage», d'aucune hiérarchie de sympathie, d'aucun désir. On ferme, c'est tout, c'est comme ça et les responsables (vaguement coupables) resteront tapis dans le hors-champ incertain de l'économie globale jusqu'à «monter» eux-mêmes la fin du film, interdisant de caméra, d'images, les

sucriers de Colleville exsangues et remisant la cinéaste, l'ultime témoin, derrière la grille de métal (circulez, y'a rien à voir). Reste alors l'itinéraire entêtant d'un film ample, rythmé d'un bruit sourd des machines, du temps mort de la pause ; un film d'une absolue nécessité, qui sait dresser dans l'urgence floue du délitement, le portrait de groupe d'un monde du travail sous profusion, déjà nostalgique de sa propre adolescence. Si «ce vieux rêve bouge encore», ce n'est qu'agacé de spasmes mécaniques. Ariane Doublet en prend acte sans mièvrerie aucune, pour mieux nous faire comprendre que rien ne sauvera nos «petites entreprises», car tout est à refaire.

* L'Agence du Cinéma Indépendant pour sa Diffusion

Vincent Dieutre.
<http://www.lacid.org>

note d'intention de la réalisatrice

Au début

J'ai commencé le tournage du film, il y a deux ans. Je dirai que c'est la curiosité qui m'a amenée à la sucrerie de Colleville. Le bruit courait le pays : l'usine était menacée de fermeture. Souvent j'étais passée devant, impressionnée par le bruit et les épais nuages de fumée qui s'en dégageaient. Je voulais rencontrer les ouvriers, pénétrer ce lieu.

Les choses ont été vite. Les campagnes sucrières, périodes durant lesquelles on extrait le sucre des betteraves durent environ quatre mois d'hiver. Nous étions fin novembre, tout au plus il restait cinq semaines de travail intensif, peut-être cette 99ème campagne, dans cette usine centenaire, allait être la dernière.

Autorisée à filmer

Sans doute parce que l'usine est petite,

appartenant majoritairement à des agriculteurs de la région, appelés « planteurs », encore indépendante des grands groupes sucriers européens, l'autorisation de venir filmer m'a été accordée rapidement dans cette période pour le moins incertaine. Nous avons pu, pendant plusieurs mois, rester à Colleville, aller, venir, de jour comme de nuit librement. Il faut dire que nous ne sommes que deux pour tourner : je filme et Graciela fait le son. Deux femmes dans cet univers presque entièrement masculin.

Parfois le directeur lui-même nous prévenait des réunions, nous y étions admises et cela parce que nous n'étions pas journalistes et que le film, si film il y aurait, serait certainement terminé une fois l'issue connue. Il y avait une réelle volonté de la part du conseil d'administration et de la direction, que le moins d'informations possibles puissent se diffuser à l'extérieur. Et j'ai la conviction qu'ils avaient toujours une longueur d'avance, que les décisions étaient prises en amont, dans la plus grande confidentialité. Les ouvriers ont gardé le sentiment, pendant toute cette période, d'être menés en bateau.

Des choix de réalisation

Très vite j'ai fait le choix de ce que je voulais mettre en scène. Ce n'étaient pas les rouages, ou les mécanismes, toujours présentés aux ouvriers comme étant inéluctables et qui précipitaient cette usine à l'extinction, que j'allais démonter. Je me suis sentie proche de cette communauté d'hommes, de leurs questionnements, de leur attente. J'étais moi aussi dans l'expectative de leurs réactions, enfermée dans ce vacarme, cette odeur obsédante (que les spectateurs ne partageront pas !), ces panes, ces sirènes, la proximité de ces corps au travail, de cette complicité de groupe. Finalement dans l'emprise d'une situation que je ne pouvais que partager avec eux. J'ai fait le choix du huis-clos parce que c'était en groupe que leur

identité d'ouvrier me paraissait la plus juste, la plus forte. La plupart d'entre eux sont entrés là très jeunes, parfois à 15 ou 16 ans, leurs pères travaillaient là, et ce groupe avait grandi ensemble. Chacun se présentait à nous en nous annonçant le nombre de ses années de campagnes. Nous avons partagé avec eux les repas « secrets » des trois heures du matin, l'intimité et le calme des vestiaires, les parties de cartes... C'est d'abord ça que j'ai filmé à Colleville.

Filmer une usine

Je me suis aussi laissée séduire par l'esthétique du lieu, à garder la trace de cette usine monstrueusement belle ! J'avais parfois la sensation d'avoir embarqué pour un voyage dans un gros cargo. Même le directeur monté en haut du four à chaux semblait regarder l'horizon du haut du grand mât.

Je me suis attachée à ce lieu, et ce n'est que contraintes et forcées, que nous l'avons quitté : la direction au début du printemps a jugé notre présence indésirable, et nous a brusquement interdit l'accès. Les négociations de rachat s'engageaient, les dirigeants d'une autre sucrerie allaient venir régulièrement à Colleville pour concrétiser les choses, nous étions désormais de trop. Je dirais que le tournage s'est arrêté là ou beaucoup d'autres films ont commencé : lorsque la perte devient effective, lorsque la fermeture devient officielle.

Les temps ont changé.

On parle de plus en plus aujourd'hui de la fin du monde ouvrier, même s'ils sont encore 6 millions en France. Comme ils le disent dans le film, on entend tous les jours des fermetures et pourtant les luttes sont de plus en plus rares. Elles ont lieu dans les plus grosses entreprises, genre Métaleurop ou Moulinex, où les syndicats sont encore présents. À Colleville, ils ne sont qu'une petite centaine de salariés, et les saisonniers ne font que passer... Les gens se sentent

impuissants et ne savent plus contre qui se battre. C'est cette usure, ce délitement que j'ai voulu faire sentir, jusqu'à le rendre parfois oppressant. Que sa propre attente vienne questionner le spectateur.

Dossier de presse

Filmographie

court métrage	
La Petite parade	1996
Documentaires	
Terre-Neuvas (co-réalisation)	1991
Jours d'été (co-réalisation)	1996
Stop la violence. Naissance d'un mouvement	1999
Les Terriens	
Jours d'été	
Les Bêtes	2001
Les Sucriers de Colleville	2003

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°514, 518
Cahiers du Cinéma n°588, 589
Fiches du Cinéma n°1744

Pour plus de renseignements :
tél : 04 77 32 61 26
g.castellino@abc-lefrance.com